

## **L'espace urbain et le sens dans *L'Emploi du temps* de Michel Butor.**

**Mme: MEKSEMMalika**  
**Université de TiziOuzou**

**Introduction :** Le présent article s'intéresse à la ville et à son ancrage dans la littérature. En effet, La ville correspond à milieu, c'est-à-dire à une étendue spatiale délimitée qui contient des caractéristiques propres. En tant qu'espace complexe, la ville peut comprendre d'autres lieux. Autrement dit, l'ensemble urbain est composé de plusieurs espaces qui se distinguent. Ceci dit, la ville bien qu'elle spécifie un seul espace, demeure un endroit composite.

De fait, le milieu urbain se distingue du monde rural en tant qu'il est sous le signe de la concentration de la population, de services, de commerces, de rues, d'immeubles, histoires individuelles et collectives, aventures... Il se caractérise alors par la grandeur et la densité de sa composition. Il constitue un milieu riche et prolifique hétéroclite et mobile.

C'est pourquoi certains auteurs choisissent d'ancrer leurs récits dans le cadre urbain. Dès lors, la ville trouve une place légitime dans la littérature. C'est le cas de Michel Butor qui plante son récit *L'Emploi du temps* dans un espace citadin à savoir : la ville de Bleston.

Le décor urbain nous est donné du point de vue du personnage, il est le lieu de ses actions. Ainsi, la ville ne se contente pas de soutenir les actions de Revel, mais elle participe à la construction de son identité.

Notre problématique peut se résumer comme suit : comment Revel perçoit la ville de Bleston ? Il sera ainsi question de comprendre en quoi la ville peut être au cœur de l'écriture. Pour répondre à cette problématique, nous présentons un canevas d'analyse des configurations spatiales. Nous nous interrogerons sur la nature de relation qu'entretiennent la ville et le personnage dans le roman. Il conviendra de se demander en quoi l'importance d'écriture de la ville peut faire d'elle un personnage à part entière.

**Mots clés :** Espace- hostilité- identité- complexité- labyrinthe- perception

### **L'Espace entre littérature et sémiotique : le figuratif spatial et la représentation de Bleston**

Selon Michel Butor, chaque acteur est le produit de l'espace dans lequel il vit. C'est ce que l'auteur appelle le génie du lieu, c'est-à-dire la puissance qu'ont certains lieux sur la conscience humaine. Nous ne pensons pas de la même façon, car nous n'avons pas vécu et évolué dans le même espace. Chaque lieu possède son génie comme n'importe quel individu. C'est pourquoi l'auteur accorde à la notion de l'espace une place très importante dans ses textes. Ce dernier se présente toujours sous un aspect hétéroclite, il détermine la vie de l'acteur et l'embarrasse dans son exploration.

D'un point de vue sémiotique, aucun espace figurant dans un récit « n'est jamais convoqué pour lui-même. C'est reconnaître que en tant que donné figurative, il appelle une interprétation thématique et / ou axiologique. »<sup>1</sup> Ainsi il ne suffit pas de montrer comment la figurativité est responsable de l'impression référentielle, il nous faut examiner comment la ville de Bleston est appréhendée par la conscience du sujet Jacques Revel. Il s'agit de repérer les passages ayant trait au statut figuratif de la ville, d'en extraire les parcours thématiques ou figuratif, de discuter ensuite la vision de cet espace urbain qu'ils présentent et enfin la manière dont celle-ci désintègre l'être du sujet et morcelle sa conscience à travers l'axiologie qu'elle implique.

Comme le roman se présente sous forme d'un journal intime ayant pour cadre la ville de Bleston, et comme la représentation de cet espace urbain thématiqué ou figurativisé n'est pas exposée de façon linéaire et dans un seul endroit du texte, nous nous donnons la liberté de le sillonner pour réunir les configurations discursives apparentées qui se trouvent engagées par le sujet Revel.

#### **1. La ville labyrinthe : le sujet Revel entre enfermement et étrangeté**

Dans le roman *L'Emploi du temps*, le lecteur est invité à découvrir Bleston à travers l'acteur Jacques Revel. Ce dernier, cadre français arrive dans une cité anglo-saxonne méconnue pour effectuer un stage d'un an dans la société « Matthews & Sons ». Se présentant sous forme d'un journal, le roman s'ouvre sur un chapitre intitulé

« L'entrée » : il marque l'arrivée du sujet Revel et son premier contact avec la ville. En posant le pied sur le quai de la gare, il aborde une terre inconnue :

*« Je me suis redressé, les jambes un peu écartées pour bien prendre appui sur ce nouveau sol, regardant autour de moi : à gauche, la tôle rouge du wagon que je venais de quitter, l'épaisse porte battait, à droite, d'autres voies, avec quelques éclats de lumière dure sur les rails, et plus loin [...] L'immense voûte de métal et de verre, dont je devinais les blessures au-delà des brumes ; en face de moi enfin, au dessus de la barrière que l'employé s'apprêtait à fermer juste après mon passage. »* (10)

Le sujet Revel vient de quitter son monde français pour rejoindre un autre qui lui fait peur et lui donne envie de retourner chez lui :

*« J'ai été envahi [...] de l'absurde envie de reculer, de renoncer de fuir ; mais un immense fossé me séparait désormais des événements de la matinée et des visages qui m'étaient familiers. »* (11)

Désormais, rien ne le relie à sa terre natale. La figure du « fossé » qui signifie, selon *Le Petit Robert*, gouffre, abîme, rend manifeste la distance qui sépare le sujet des siens et le piège qui se referme sur lui. Autrement dit, son entrée dans la ville de Bleston l'éloigne de son passé, de sa vie antérieure, comme si une enceinte venait de se fermer autour de lui :

*« J'ai eu l'impression qu'une trappe venait de se fermer, et j'ai sursauté, comme si j'en avais entendu le bruit. »* (43)

Dès lors, il fait son entrée dans le labyrinthe de la ville. Ce dernier renvoie au labyrinthe inextricable de la ville de Bleston pour le sujet Revel qui la parcourt et ne la connaît pas dans son ensemble. Sur ce point, le titre de l'ouvrage de Pierre Brunel sur *L'Emploi du temps* est significatif puisqu'il établit un parallèle entre le texte et le labyrinthe. Dans cet ouvrage, l'auteur montre le caractère complexe de Bleston qu'il présente comme « une ville pleine de toiles »<sup>2</sup>. Il insiste sur les entremêlements de la ville qui condamnent le Revel à demeurer « dans le labyrinthe ». Le dédale de Bleston le déconcerte « *puisque'il augmente à mesure qu'il le parcourt, puisque'il se déforme à mesure qu'il explore.* » (247). De fait, le labyrinthe est « l'entrelacs d'une vie et d'une ville, que Jacques Revel cherche précisément à démêler dans sa tentative d'écriture »<sup>3</sup>.

Commençons par l'étude de la première configuration discursive large et complexe, ayant trait à la nature spatiale de la ville de Bleston ressemblant à un labyrinthe. En termes de parcours, deux parcours figuratifs dominant le début du roman, celui de l'enfermement et de l'étrangeté du sujet Revel. C'est pourquoi un large répertoire des figures présentées se laisse classer en figures ayant trait à l'enfermement et en figures ayant trait à l'étrangeté. Le thème de l'enfermement possède une configuration considérable.

L'espace de la ville, selon Revel, peut être divisé en trois lieux principaux : sa chambre, le siège de son travail, l'espace extérieur de la ville. En effet, la chambre de Revel se trouve à L'Écrou, c'est un espace /fermé/, /exigu/. Il est axiologisé négativement. Cet espace est relié au thème de l'enfermement. L'usage du terme de l'Écrou n'est pas fortuit. Dans son acception judiciaire, ce dernier désigne, selon *Le Petit Robert*, « un procès verbal constatant qu'un individu a été remis à un directeur de la prison, et mentionnant la date et la cause de son emprisonnement ». Donc, l'usage des termes l'écrou et la geôlière se rapportant à la prison rend manifeste sa situation du prisonnier.

De plus, la figure de « l'air néfaste » de l'espace de Bleston fait penser à l'asphyxie, à l'étouffement. Son travail chez Matthews & Sons est routinier, monotone, il l'enlise et l'engloutit. Il se sent « attaché à cette meule ». Le lieu de son travail se rapporte au thème de /l'enfermement/.

Quant à l'espace extérieur de la ville, il se présente comme étant /vaste/ et /ouvert/. D'ailleurs, il la qualifie d'une « énorme cellule cancéreuse »(54), ce qui évoque sa prolifération au point où elle devient insaisissable. Enfin, le recours au mollusque ou aux autres animaux incarnant le mal, tels le serpent ou l'hydre, et possédant le pouvoir d'enfermer leur proie, concrétise la situation de Revel pris au piège, ainsi que le caractère maléfique de la ville de Bleston.

Le thème de /l'étrangeté/ vient compléter celui de /l'enfermement/. Jacques Revel rate son train direct vers Bleston, et débarque dans un convoi postal. Il arrive, en fait, tel un colis. A ce moment de son parcours, il se trouve confronté à l'absence des repères et à la faible connaissance de la langue. Il se trouve en exil, perdu, égaré sur « *ce sol nouveau, dans cet air étranger.* » (11)

De par son caractère /vaste/ de ville métropolitaine, l'espace de la ville (les rues, les gares, les magasins, les restaurants, les

immeubles...) réduit Revel à l'égarément et à l'erreur. Ces derniers correspondent au thème de /l'étrangeté/.

« *Quand je suis entré, j'ai dû me rendre à l'évidence : déjà ce court périple m'avait égaré : j'étais arrivé dans une autre gare Bleston new station, tout aussi vide que la première.* » (13)

A plusieurs reprises, le sujet Revel, lors des premiers mois de son séjour s'égarera ainsi. Tout en croyant aller quelque part, il se retrouvera autre part ou reviendra à son point de départ, ayant tourné en rond :

« *J'étais revenu à mon point de départ de midi.* » (39)

« *Après maint aller et retour hésitant, l'allumage brusque des réverbères insuffisants [...], m'a révélé que j'étais retourné sans m'en douter, à cet arrêt du bus 27 dans Brandy Bridge street, d'où j'étais parti pour commencer ma recherche.* » (43)

Nous remarquons que l'espace de son travail chez Matthews & Sons est évoqué à plusieurs reprises dans le texte. Il s'agit d'un espace /fermé/, il peut aussi être associé au thème de /l'étrangeté/. Lié à la solitude, il est de nature dysphorique :

« *J'étais seul dans la salle Matthews & Sons.* » (51)

L'analyse de ce parcours de /l'étrangeté/ démontre que cette dernière est loin d'être seulement une étrangeté spatiale, elle est aussi identitaire. L'espace contamine la conscience du sujet. En effet, la ville de Bleston est loin d'être cet espace cohérent et organisé, elle est au contraire une ville fuyante et insaisissable. Ce « nouveau sol [...] étranger » (11) suscite la confusion, conduit Revel à vivre l'expérience douloureuse de l'égarément.

De plus, l'usage de la figure de la « sorcellerie » qui est, selon *Le Petit Robert*, une pratique du sorcier, opération magique destinée à nuire (ensorcellement, incantation, maléfice), désigne le pouvoir maléfique que cette ville exerce Revel ; elle le désoriente et le transforme en « fantôme » (341), le rendant inexistant. Désormais Revel, l'étranger dans la ville, constate qu'il est devenu étranger vis-à-vis de lui-même : « *J'avais de la peine à me reconnaître.* » (46)

Cette ville l'aliène et le prive de toute initiative personnelle. L'espace étreint Revel dans ses bras et l'annihile. En déréalisant le sujet, Bleston introduit un nouvel ordre : celui du potentiel qui vient supplanter le réel.

Les sentiments de solitude et d'abandon ressentis par ce dernier sont accentués par l'usage de terme de « la dérélition » (312) propre à Pascal et qui désigne l'état de l'homme qui se sent abandonné par Dieu, c'est aussi la misère de l'homme sans Dieu. Ce qui fait naître chez Revel l'affect du désespoir et le désir de se délivrer de son enfermement.

## 2. L'obscurité et la violence dans la ville de Bleston

Deux chaînes figuratives viennent compléter les parcours figuratifs précédents, à savoir : l'obscurité et la violence dans la ville de Bleston. Commençons par l'examen du parcours figuratif de l'obscurité.

Des oppositions, en fait, se situent dans une dimension verticale de la catégorie spatiale /la terre/ et /le ciel/. Le /ciel/ est un espace vaste qui relève de l'isotopie du /haut/ se trouve lié au thème de /l'obscurité/ à travers l'usage des figures suivantes :

« *Les averses noires, déjà l'obscurcissement commence.* » (209)

« *Le ciel devenant gris.* » (208)

Le cas de « la fenêtre noire » est également intéressant. Elle comporte en elle-même le sème de la verticalité, dotée du trait du /haut/. Lié au noir, elle est de nature dysphorique.

L'espace terrestre, quant à lui, relève du /bas/ et ne fait que prolonger le thème de /l'obscurité/ :

« *Je suis couvert de boue gelée.* » (15)

« *Ce grand marais de poussière grasse.* » (47)

Les figures de /la poussière/ et de /la boue/ sont liées au noir et à la saleté. De fait, elles sont de nature dysphorique.

L'air de Bleston n'est pas épargné comme le montrent ces extraits :

« *C'étaient des vapeurs brumes. [...] l'air m'a paru amer, acide charbonneux et lourd.* » (9-11)

« *Cet imperméable couleur de la boue et du brouillard d'ici avec lequel je l'avais toujours vu sortir.* » (196)

L'usage des figures de « vapeurs brumes », « brouillard », ainsi que les éléments naturels tel « l'air amer, acide, charbonneux » font penser, une fois de plus, à l'asphyxie du sujet Revel. Par ailleurs, ce brouillard constitue un obstacle, troublant sa perception, et lui cachant la ville. Cette dernière demeure opaque et impénétrable pour celui qui veut la connaître et l'explorer. Cette opacité de la ville se profile également à travers l'uniforme britannique, l'imperméable couleur de

la boue. De plus, la ville s'agrandit chaque jour, échappe à toute forme d'ordre et ses contours deviennent difficiles à cerner.

La fumée, la brume, le brouillard créent un effet d'épaisseur. En voilant l'espace, il ôte au sujet toute possibilité de se mouvoir et même de se situer dans la ville. Et puis cette épaisseur, par sa singularité, est de nature à susciter le trouble : c'est que là où le sujet ne peut accéder au monde par la visibilité, il pallie par l'odorat. Autrement dit, l'affaiblissement de la compétence visuelle / ne pas pouvoir voir/ s'accompagne par l'apparition d'un autre mode sensoriel qui est l'odorat :

« *L'air m'a paru amer, acide, charbonneux et lourd.* » (9-11)

Donc, Bleston est un espace brouillé, criblé par la pluie, voilé par le brouillard et la nuit, sali par la boue et la poussière. Il fait perdre au sujet ses repères et son identité. L'obscurité spatiale devient aussi une obscurité de l'être de Revel. Il est contaminé par le noir qui règne sur la ville :

« *L'obscurcissement de moi-même.* » (262)

« *J'avais dû laisser pénétrer de vase dans mon crâne.* » (69)

« *La fumée, la brume et l'ennui [...] auraient eu enfin raison de mes yeux [...] je serais devenu totalement aveugle.* » (145)

Le recours au noir, couleur connotée ici comme sinistre, n'est que l'une des techniques du Nouveau Roman afin de mettre en évidence la crise de la conscience du sujet moderne et son inquiétude face à un espace en perpétuelle mutation.

Par ailleurs, Berceau de la politesse, de la culture, de la civilité l'espace urbain – en l'occurrence Bleston – est loin d'être un milieu paisible. Ce cadre urbain devient un milieu propice à la violence, à savoir le meurtre et les incendies. Autrement dit, le thème de /la violence/ se trouve figurativisé dans le texte à travers les motifs du /meurtre/ et des /incendies/.

La figure du /meurtre/ n'est pas nouvelle dans la ville de Bleston, le crime est déjà historique à travers le mythe de Caïn qui fonde la ville :

« *[...] je savais déjà par la lecture du meurtre de Bleston, que la grande verrière représente Caïn tuant son frère Abel.* » (90)

De plus, l'origine latine ou l'étymologie du mot de Bleston signifie « la cité de la guerre » et, par conséquent, du meurtre :

« *Bellista [...] dans son origine "Belli civitas" la cité de la guerre.* » (101)

Il culmine dans le texte à travers l'accident qui est une tentative de meurtre visant l'écrivain Georges Burton :

« *Un célèbre auteur de romans policiers échappe de justesse à la mort, nous avons parlé de l'accident mal éclairci qui est sans doute un meurtre manqué.* »(216-217)

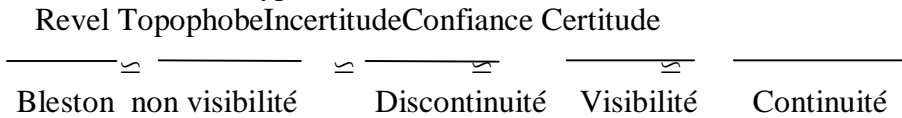
Un autre type de violence est à souligner dans le texte. Il est d'ordre racial : les blestoniens détestent les étrangers, surtout les noirs qui sont considérés comme « *Ces fauves à figures à peine humaine aux instincts violents.* » (139). Les incendies éclatent, aussi, partout dans la ville et la ravagent :

« *O Bleston, ville de fumées, comme tes flammes sont noires implacables et puantes !* » (293)

« *Les incendies ont toujours été fréquents à Bleston, [...] ils semblent se multipliés.* » (161)

Bleston fait l'objet d'un investissement figuratif négatif et l'acteur Revel se définit comme un sujet topophobe pour reprendre la terminologie de Bertrand Denis. Toutefois, le sujet décide de connaître cette ville ; ceci à travers l'écriture de son exploration complète de cet espace. Il devient alors un sujet cognitif, rassemblant les guides, les plans et l'histoire de Bleston.

De fait, la relation entre le sujet perceptif, cognitif et l'espace (la ville) perçu par ce dernier peut donner lieu à des homologations entre des dichotomies de type :



Contrairement au sujet incertain, pour qui la constitue un espace répulsif, discontinu et opaque, se substitue un sujet déterminé cherchant une meilleure connaissance de la ville afin de trouver une certaine continuité entre sa conscience et le monde qui l'entoure. Ceci à travers l'écriture.

## II. Ecrire la ville : se retrouver

La ville exerce un pouvoir maléfique sur Revel. Ce qui lui donne le statut du personnage principal. Ce dernier ne cesse d'agir sur Revel et de l'éloigner de lui-même.



C'est pourquoi il décide d'entreprendre son action, celle d'écrire son journal. Il réintègre sa fonction du jugement et devient sujet, voire un personnage principal :

*« Alors j'ai décidé d'écrire pour m'y retrouver, me guérir, pour m'éclairer ce qui m'était arrivé dans cette ville [...] pour résister à son envoûtement, pour me réveiller de ma cette somnolence. »* (262)

*« Ce cordon de phrases est un fil d'Ariane parce que je suis dans un labyrinthe, parce que j'écris pour m'y retrouver, toutes ces lignes étant les marques dont je jalonne les trajets déjà reconnus. Le labyrinthe de mes jours à Bleston. »* (247)

L'écriture devient un moyen de se retrouver, une recherche, un outil pour se comprendre. Aussi, pour se protéger contre Bleston, il construit un abri de lignes susceptibles d'alléger ses souffrances et son désespoir. Ce qui revient à dire que l'écriture est un moyen thérapeutique qui peut participer à la guérison d'une personne perdue, troublée, désespérée par une ville envahissante et périlleuse. Revel se découvre à travers ses écrits et prend aussi un meilleur savoir sur Bleston en achetant les différents plans de la ville. Ces derniers constituent un outil pour dépasser l'errance, vaincre la désorientation. Il affronte son destin en le transposant par écrit, en établissant une distance entre lui et la ville :

*« J'échappais ainsi un peu à l'enlissement de Bleston qui m'aurait englouti. »* (145)

Bref, l'écriture permet un regard totalisant sur soi, car elle comprend tous les événements, tous les faits du sujet :

*« Je m'y remets ; je reprends mes habitudes. »* (253)

### **Conclusion**

La figurativité spatiale nous est exclusivement donnée par la conscience de Jacques Revel. Ce dernier perçoit la ville comme un labyrinthe où il se sent étranger et enfermé comme dans une prison. Il la perçoit aussi comme une ville obscure. A toute cette dégradation de l'espace, et corrélativement du sujet, s'ajoutent les meurtres et les incendies qui rendent la ville dangereuse. Comme un être doté d'une âme, la ville contamine la conscience de Revel. Ainsi, la perte des repères, l'égarément, l'étrangeté, le sentiment de solitude, l'ennui engendrent chez lui la perte de soi. Le noir, la boue, l'obscurité, la pluie et saleté éloignent Revel de lui-même. La violence, l'imperméabilité et l'intolérance rendent l'intégration de ce dernier

impossible. Désormais, il est admis à Bleston comme un étranger et un exilé.

Bref, la figurativité spatiale est de nature dysphorique montre la faiblesse et la désintégration de la conscience du sujet face à un endroit qui peut le dominer et le contaminer jusqu'à la perte de soi.

C'est pourquoi Jacques Revel part, lui aussi, à la quête de soi et décide d'écrire son journal intime pour voir clair et se retrouver. Le sens profond de l'écriture est la recherche d'un dépassement de sa situation présente.

La littérature est un formidable réceptacle de la mémoire des lieux et des espaces.

### **Bibliographie**

Butor Michel, *Le Génie du lieu*, Paris, Grasset, 1958.

- *Essais sur le roman*, Paris, Gallimard, 1992.

- *Répertoire littéraire*, Paris, Gallimard, 1996.

Bachelard Gaston, *Poétique de l'espace*, Paris, PUF, 1958.

BRUNNEL Pierre, *BUTOR : L'Emploi du temps le texte et le labyrinthe*, Paris, PUF, 1995.

BUTOR Michel, - *L'Emploi du temps*, Paris, Minuit, 2005.

COURTES Joseph, *Analyse sémiotique du discours. De l'énoncé à l'énonciation*, Paris Hachette, 1991.

GRUBER CALLE Murielle, *La ville dans L'Emploi du temps de Michel Butor*, Paris, Librairie Nizet, 1995

OUELLET Pierre, *Poétique du regard. Littérature, perception Identité*, Limoges, Pulim, 2000.

---

1- Joseph Courtés, *Analyse sémiotique du discours. De l'énoncé à l'énonciation* Paris, Hachette, 1991, p. 231.

2- Pierre Brunel, *Butor L'emploi du temps. Le texte et le labyrinthe*, Paris, PUF 1995, p. 26.

3- *Ibid.*, p. 135.